

Toujours tout Choses

Le premier roman de Georges Perec, paru il y a cinquante ans, demeure d'une rare actualité.

Les *Choses* ont 50 ans. On sait que Georges Perec, leur auteur, aimait jouer. Avec les lettres, leur présence, leur absence. Avec les mots, les phrases, les constructions, les structures, avec le roman et le récit qu'il a déssés formidablement, comme un enfant s'obstine à vouloir comprendre ce qui constitue son jouet et comment il fonctionne.

Pour autant, et comme nous invite à le faire ce demi-siècle dont désormais la pourriture noble nimbe le *texte*, il y a un autre Perec que le bricoleur de génie. Et notamment celui des débuts puisque, faut-il le rappeler, *Les Choses* sont un premier roman publié chez Julliard en 1965 par Maurice Nadeau. Un roman de jeune homme conçu par un homme jeune qui a l'âge de ses héros, Sylvie et Jérôme, et se voit immédiatement couronné par le prix Renaudot.

L'objet est mince, resserré, tendu. Que du maigre. Aucune des boursoffures et épanchements qu'on trouve parfois dans les œuvres de débutant. Une dizaine d'années de vie ramassées en 170 pages placées sous les auspices d'une citation de Malcom Lowry – autre géant dont Nadeau permit la connaissance en France – et conclues par une autre de Karl Marx.

Le roman frappe par sa sobriété faussement classique et le patronage de Flaubert revendiqué dès la première page : décrivant le décor idéal de l'appartement dont rêvent les deux protagonistes, l'auteur décore un de leurs murs d'une gravure représentant « un navire à aubes, la *Ville-de-Montereau* », entant ainsi le récit perécien sur l'arbre majeur de *L'Éducation sentimentale*, un incipit faisant écho à un autre puisqu'on se souvient que, dès les premières pages du roman de Flaubert, c'est sur un bateau ainsi nommé que Frédéric est saisi par l'apparition de Mme Arnoux, dont il tombe immédiatement amoureux. Il n'est pas question dans *Les Choses* de sidération amoureuse mais de névrose consumériste. Pour autant, les deux romans ont tout de même ceci en commun qu'ils nous présentent des héros, saisis dans leur jeunesse, qui, habités de rêves usés peu à peu par la vie, sont amenés au fil des années à accepter une médiocrité d'existence qu'ils voulaient fuir et dont ils se moquaient.

La dette à Flaubert est d'ailleurs double car, même si *Les Choses* peuvent être saisies comme une réécriture moderne et décalée de *L'Éducation sentimentale*, le roman de Perec doit aussi beaucoup à *Madame Bovary* : la déception d'Emma qui la conduira à la mort vient de ce qu'elle ne peut retrouver dans la vie l'image fautive

qu'elle s'était faite d'elle par la lecture de romans sentimentaux. Dans *Les Choses*, ce n'est pas la fréquentation d'une littérature mièvre qui condamne le couple de personnages au malheur banal et quotidien mais l'impossibilité d'atteindre, faute de moyens, un modèle de vie vanté par la publicité, incarné par la profusion d'objets, de marchandises mises sous leurs yeux par la société de consommation triomphante dans laquelle ils vivent.

Pour autant, si l'on s'attarde encore un instant sur les premières pages du livre et la description de l'appartement rêvé, on notera que Perec utilise le conditionnel présent, qui porte en son sein l'incertitude d'une échéance désirée, incertitude qui la mine d'emblée. L'usage de ce mode verbal pour peindre un décor idéal n'est pas sans convoquer dans l'intertextualité une autre figure majeure du XIX^e siècle, Baudelaire et son « Invitation au voyage », dont la deuxième strophe contient les vers célèbres : « Des meubles luisants, / Polis par les ans, / Décoreraient notre chambre ; / Les plus rares fleurs / Mélant leurs odeurs / Aux vagues senteurs de l'ambre, / Les riches plafonds, / Les miroirs profonds, / La splendeur orientale, / Tout y parlerait / À l'âme en secret / Sa douce langue natale. »

Mais de ces deux figures tutélaires, qui pourraient être écrasantes, Perec se détache pour construire un roman moderne : moderne dans le sens où les personnages ne sont jamais définis par leurs traits physiques. L'auteur ne les décrit jamais. Ils ne sont saisis que par ce qu'ils portent, vêtements, chaussures, que par ce qu'ils désirent posséder, que par ce qu'ils voient du monde, que par les magazines qu'ils lisent ; moderne aussi, comme le suggère le sous-titre du livre – « Une histoire des années soixante » – qui, contrairement au sous-titre de *L'Éducation sentimentale* – « Histoire d'un jeune homme » –, déporte le centre de gravité du récit en ne le faisant pas reposer sur les héros mais sur le temps dans lequel ils évoluent. Perec désire moins parler des personnages qu'il crée que de l'époque qui les modèle, déforme, dévore et condamne au malheur ; moderne encore parce que le ressort coutumier de la littérature romanesque, le sentiment amoureux, est totalement absent du livre, alors même que Perec compose un couple. Mais Jérôme et Sylvie ne s'aiment pas, ils aiment les mêmes choses, ce qui est tragiquement différent, à l'inverse du héros flaubertien qui, certes, gâche sa vie, mais a aimé et a été aimé, et des figures baudelairiennes unies par le *nous* du poème qui en dit long, et sauvées de la maladie

des rêves et des choses, « cet opium naturel », comme l'écrit le poète, et qui découvrent, dans la version en prose de son texte, que « ces trésors, ces meubles, ce luxe, cet ordre, ces parfums, ces fleurs miraculeuses, c'est [l'être aimé] ».

Toute l'énergie des personnages perécien se verse dans le rêve de la possession, et leur existence de tous les instants gravite autour de cela. Leurs lectures, leurs parcours dans la ville – « Paris entier était une perpétuelle tentation » –, leurs loisirs sont obsessionnellement guidés par les séductions matérielles que le monde dispose autour d'eux, dans une tentation permanente et une abondance infinie, ce qui donne parfois des pages qui rappellent les descriptions de Zola dans *Le Ventre de Paris*.

Animés d'une sorte de sublimation consumériste, qui évacue toute pulsion sexuelle, ils ne connaissent qu'une passion, « celle de mieux vivre, et elle les épuisait », tandis que « le désir de savoir ne les dévorait pas ».

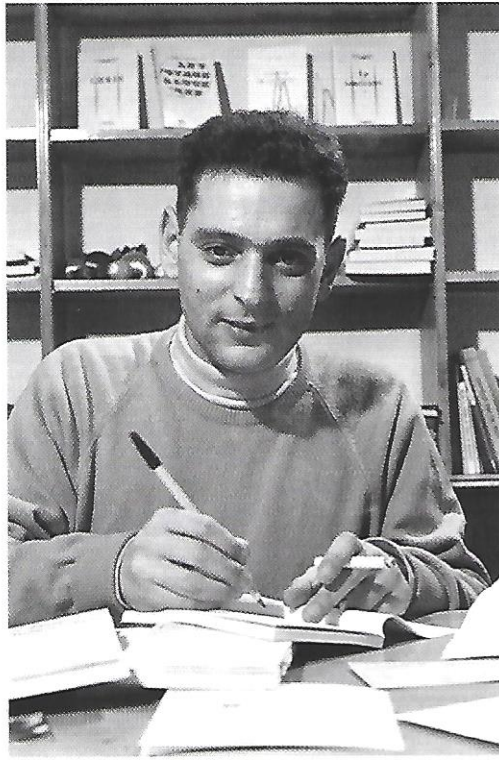
C'est là aussi un des talents visionnaires du jeune Peréc d'avoir su saisir ce basculement social : Jérôme et Sylvie n'ont pas mené très loin leurs médiocres études. Ils vivent comme enquêteurs pour des sondages d'opinion dont l'auteur dresse le catalogue grotesque et stupide : grâce à cette activité, « rien de ce qui était humain ne leur fut étranger ». Mais cette humanité que dessinent ces enquêtes est à leur image : étroite, envieuse, stupide, se gavant de ce que lui proposent les vitrines, malade comme peut l'être le drogué qui sans cesse a besoin d'augmenter sa dose pour être satisfait mais dont les moyens financiers l'en empêchent ; ils pensent ce que leur dit de penser le prêt-à-penser répandu par la presse – les pages sur *L'Express* sont à cet égard remarquables –, ignorent l'histoire et ses tremblements – la guerre d'Algérie ne paraît pour eux qu'un épisode lointain, vaguement gênant –, et leur conscience politique est résumée avec cynisme et ironie : « Des millions d'hommes, jadis, se sont battus et se battent encore, pour du pain. Jérôme et Sylvie ne croyaient guère que l'on pût se battre pour des divans Chesterfield. Mais c'eût été pourtant le mot d'ordre qui les aurait le plus facilement mobilisés. »

Les Choses peignent, comme le note leur auteur, des « hommes nouveaux », qui aiment « la richesse avant d'aimer la vie », et se persuadent que « l'impatience [...] est une vertu du XX^e siècle ». Certaines phrases sont d'ailleurs prophétiques : « À 30 ans, l'on se doit d'être arrivé, ou bien l'on n'est rien », pensent Jérôme et Sylvie, anticipant ce qu'un publicitaire sénile et faiseur de présidents dira à propos de la réussite d'une vie et d'une Rolex. Les personnages

de Peréc sont « de leur temps », un temps qui adule le veau d'or, le promet comme horizon d'attente et but à atteindre et qui fait de cette impatience pathogène le principe de toute existence. On voit là s'ouvrir le règne de l'immédiateté du contentement de désir, de la suprématie des objets sur la pensée, du dépérissement de la culture au profit de la possession du bien consommable. Peréc a admirablement croqué ce qui commençait à se produire alors, et ce qui nous englutit aujourd'hui. S'il a pressenti ce fait social d'un monde qui se livre à la folie d'avoir et se détourne du bonheur d'être, mesurait-il que cela irait de pis en pis et qu'il avait ainsi capté le début d'un tremblement qui risque bien d'anéantir les fondements de notre civilisation ?

À la fin du roman, l'ombre de Flaubert revient pour tirer le bilan. On se souvient des années de vie de Frédéric Moreau résumées dans ces courtes lignes introduites par : « Il voyagea, il connut la mélancolie des paquebots, les froids réveils sous la tente [...]. » Jérôme et Sylvie ont tenté également d'échapper à leur déception en se déplaçant dans la géographie, mais leur existence à Sfax – que Peréc connaissait – ne permit pas de les guérir, car leur mal était incurable, « et il ne leur sera pas si facile d'échapper à leur histoire ». C'est le futur simple qui remplace dans les dernières pages le conditionnel de l'incipit et l'imparfait du récit. Car tout est dit désormais, et l'avenir est tracé, indubitable : une vie petite dans laquelle il leur faudra prendre place, quoi qu'il en soit. Le temps a élimé les rêves, diffusé sa lente amertume et fait revisiter les heures de la jeunesse. Et comme lors des mélancoliques retrouvailles entre Frédéric Moreau et son ami

Charles Deslauriers, quand tous deux revisitent leurs jeunes années et que Deslauriers déclare alors que « c'est là ce qu'[ils ont] eu de meilleur », Jérôme dira à Sylvie : « Te souviens-tu ? », et cette mécanique de la nostalgie s'apaisera dans la vision du présent où trône le canapé Chesterfield enfin possédé, qui deviendra un de ces « divans profonds comme des tombeaux » où ne s'endormiront pas de baudelairiens amants apaisés, mais des êtres détruits par la banalité tragique d'une existence étroite. ●



Georges Perec dédicace son roman *Les Choses* (1965).



Les Choses,
GEORGES PEREC,
édition du cinquantenaire
(réimpression de
l'édition originale),
éd. Julliard,
176 p., 14 €.